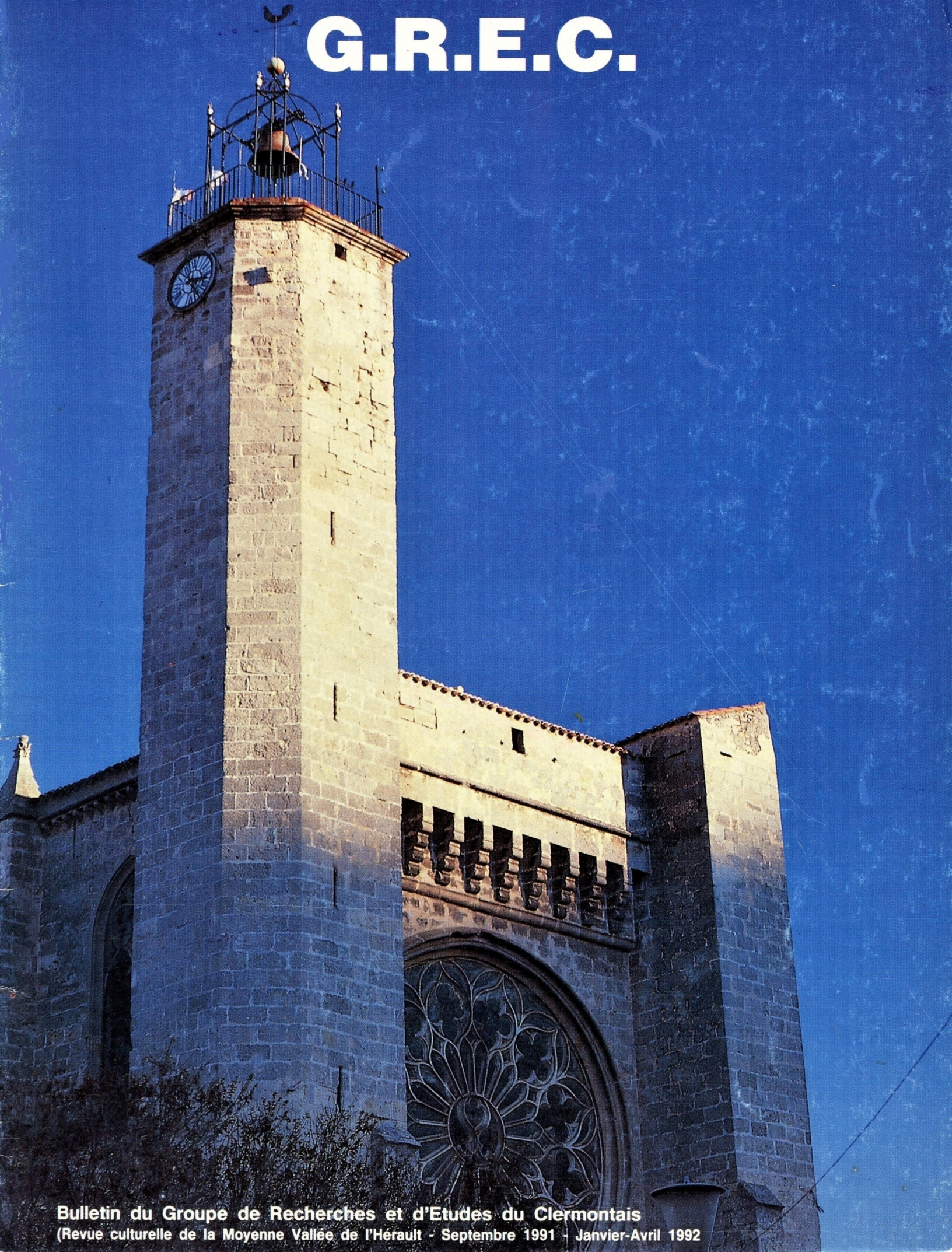


G.R.E.C.



COUP D'ŒIL SUR LE PASSE : VERNAZOUBRES

commune de Dio-et-Valquières

Effectuant des recherches sur mes ancêtres dont la première trace officielle apparaît en fin du XVII^e siècle à Vernazoubres, commune de Dio-et-Valquières, à une dizaine de kilomètres à l'ouest d'Octon et du Salagou, j'ai été amené à compiler de nombreux documents dont ceux du Dépôt des Archives Départementales de l'Hérault à Montpellier. J'ai pensé ne pas garder pour moi seul le résultat d'une partie de ces recherches. C'est donc l'objet du présent article qui ne doit être considéré que comme une relation non exhaustive. Je me dois de remercier ici le maire de Dio-et-Valquières, Monsieur Arnaud, lequel m'a autorisé avec beaucoup de gentillesse à accéder à toutes les archives de sa mairie.

★★★

Vernazoubres est un petit hameau, un **massage** comme on disait naguère, situé sur le côté méridional de l'Escandorgue, moyen massif d'origine volcanique s'étendant au sud du Larzac.

Que l'on vienne de Bédarieux par l'est ou de Clermont-l'Hérault par l'ouest, on passe par le col de la Merquièrre, avant d'emprunter une route encaissée et montante qui mène au village. Ici, on ne retrouve plus le paysage du Salagou voisin, rougi par ses truffes, marnes et roches schisteuses où la végétation a beaucoup de mal à poindre.

Sur la gauche, peu avant d'arriver aux premières maisons du village, débouche un chemin carrossable, cordon ombilical reliant Vernazoubres à Valquières, son centre communal. Vernazoubres surgit au bout du vallon, annoncé sur le côté droit de la route par une croix de pierre dont on devine la date d'érection "1702", beaucoup plus qu'on ne la lit.

Nous sommes là dans une région de transition entre les Cévennes, les Causses et le Bas-Languedoc ; mais ce dernier, de par son climat, introduit la touche suffisante pour revendiquer implicitement cet endroit comme sien.

Vernazoubres, situé en dehors de routes passantes avec les avantages, mais aussi les inconvénients en découlant, a toujours vécu pauvrement sur un sol difficile n'admettant que des troupeaux de brebis et de moutons surtout ainsi que quelques maigres cultures. Ses bergers étaient plutôt sédentaires, gardant leurs bêtes aux alentours, à la différence de leurs voisins du Vigan ou de Saint Hyppolyte-du-Fort qui pratiquaient la transhumance par les drailles séculaires menant aux estives de l'Aubrac ou de la Margeride.

Les seigneurs de Dio, Valquières, Vernazoubres et Prades habitèrent le château de Dio datant au moins du VI^e siècle puisqu'en 532, Théodobert I^{er}, roi d'Austrasie en fait le siège en même temps que de celui de Cabrières. Ce château appartient à la famille du cardinal André Hercule de Fleury qui, né à Lodève (1653 - 1743), fut précepteur de Louis XV avant d'en être le ministre. Après le dernier occupant, Henri de Fleury, décédé sans postérité, le château est abandonné et tombe en ruines.

La paroisse de Valquières dépend dès 1135, de l'abbaye

bénédictine de Saint-Pierre-aux-Liens à Joncels, près de Lunas. En 1153, elle est attribuée à l'évêque de Béziers, puis unie plus tard à la manse capitulaire.

En 1790, cette paroisse est composée de 40 feux, soit 200 personnes environ, réparties entre Valquières, Dio, Vernazoubres et Prades.

En 1790, Lunas, dépendant de l'arrondissement de Lodève, devient chef-lieu d'un canton comprenant sept communes dont Valquières qui, unie à Dio, donne naissance à la commune de Dio-et-Valquières. C'est à Valquières que se situent le siège civil, la mairie, et le siège religieux, l'église Saint-André (XII^e et XV^e siècle), jouxtant le cimetière communal.

En février 1703, le conseil général du canton de Lunas informe les municipalités dépendantes, que la loi du 20 juillet 1792 les charge désormais de recevoir et de conserver les actes destinés à constater les naissances, mariages et décès des administrés. Si le curé de Valquières se soumet docilement à cette nouvelle législation en le mentionnant à la fin du dernier registre paroissial, les habitants par contre l'acceptent avec quelques réticences ; de même, ils boudent les prêtres assermentés installés par le pouvoir.

Il est admis que le canton de Lunas, en général, et la commune de Dio-et-Valquières en particulier, n'ont pas trop à souffrir des effets néfastes de la Révolution de 1789 et de l'Empire, notamment des lourdes charges entraînées par les dépenses dues aux guerres à partir d'avril 1792. En effet, leur pauvreté reconnue par l'administration leur épargne les impôts écrasants et les emprunts obligatoires que subirent d'autres localités. De même, les conscriptions n'obtiennent que peu de résultats ; étant donnés les mauvaises conditions de vie des habitants, travailleurs de la terre en grande majorité, et l'état sanitaire souvent déplorable en découlant, de nombreux conscrits sont dispensés de service armé pour malformations physiques : sur 4 de mes ancêtres vivant à Vernazoubres, en âge de porter les armes en 1795 et 1810, aucun n'est déclaré apte, tous étant trop petits ou trop maigres ou fortement bancals. Les réquisitions de chevaux et de mulets ne sont guère plus heureuses, puisqu'en 1800, les commissaires du gouvernement, conscients du dénuement extrême où pourraient se trouver les cultivateurs si on leur retirait leurs animaux de trait, fixent à un seul le nombre de chevaux à fournir pour l'ensemble Dio-Roqueredonde !!!

Ferdinand Fabre (1830 - 1898), romancier régionaliste, né à Bédarieux et ayant passé sa jeunesse dans les hauts cantons héraultais, situe plusieurs de ses romans, au XIX^e siècle dans la commune de Valquières ou aux alentours. Il nous en a laissé des descriptions qui, sans provoquer de grossières erreurs, peuvent s'appliquer aux habitants des temps antérieurs, étant donné la lenteur de l'évolution de la condition sociale et des moeurs.

Tiré de la "Mademoiselle de Malavieille" (pages 1-3), paru en 1865, voici ce qu'il écrit sur Valquières et ses environs, dont Vernazoubres :

“De tous les villages pauvres dispersés dans l’inextricable réseau des Cévennes méridionales, Valquières est certainement le plus misérable. Situé dans la partie la moins fertile des monts d’Orb, au flanc d’une colline rocailleuse et pelée, ce hameau, à qui un sol trop maigre interdit la grande culture, vit tout entier du commerce de ses amandes, de ses cocons et surtout de sa cire et de son miel. Les abeilles nourrissent Valquières. Là, le paysan le plus aisé n’est pas celui qui possède le plus d’arpents, mais celui qui compte le plus de ruches ou de bournioux, pour parler comme aux monts d’Orb. Pourvu que l’on ait un lopin de terre au midi pour y exposer ses bournioux, on est sûr de ne pas mourir de faim : les abeilles vont butiner où elles peuvent, chez les voisins, dans les communaux ou dans les Garrigues-Rouges, vaste lande en friche qui s’étend au nord du pays.

Les ruches parsèment non seulement toute la campagne aux alentours de Valquières, mais elles ont envahi jusqu’au village lui-même. Aux portes des maisons qui envisagent le soleil levant, dans les jardins, aux bords du ruisseau du Bousquet, on en voit de nombreuses files s’aligner entre les rangées interminables des mûriers, des amandiers et des figuiers. De là une physiologie étrange, qui distingue ce hameau entre tous les hameaux de ces montagnes... La colline contre laquelle est adossé Valquières et les plateaux élevés qui la dominent, plantés de bruyères, de frigosles, de genêts, de romarins, de lavandes, n’exigent aucune culture, et sont exclusivement abandonnés aux abeilles, qui s’y abattent toute l’année par essaims innombrables, et les remplissent de perpétuels bourdonnements.

*Valquières communique par deux chemins aux villes voisines. L’un, au midi, se dirige vers Clermont-l’Hérault, à travers la lande sauvage des Garrigues-Rouges ; l’autre, suivant au nord le cours paisible du Bousquet, aboutit à la haute vallée d’Orb et se perd dans la grande route de Bédarieux. C’est avec ces deux villes seulement que les habitants de Valquières, surnommés “**les abeilleurs**”, , éleveurs d’abeilles - ont noué des relations commerciales. Ils ne songèrent jamais à porter plus loin leurs denrées et les produits de leur industrie, car les campagnards de ce petit coin de terre sont très industriels. Tandis que leurs femmes veillent aux ruches et cultivent le potager, les **abeilleurs** vivent à l’intérieur des maisons, tressant des filets de pêche, menuisant des comportes pour la vendange, fabriquant avec des racines de buis des boules à jouer, des **bistortiers**, toutes sortes d’ustensiles de cuisine et de joujoux artistement ouvrés. Il faut les voir descendre à la ville les jours de foire ou de marché, pieds nus, trempés de sueur, pliant sous le faix, eux, leurs femmes et leurs enfants ! Quelle résignation ! Quel courage ! Quelle robustesse puissante !”*

Le rucher (ou “**apier**”), nommé aussi “**buc**” dans la Montagne Noire voisine, est habituellement situé face au midi, protégé du nord par une haie. Les abeilles ou “**abelhas**”, sont traitées avec respect ; on ne les vend jamais, on les échange seulement. De même, on ne doit pas blasphémer devant elles, - “**pas dire de mal devant las abelhas**” - sous peine de les irriter. On accroche un crêpe noir à la ruche lorsqu’un décès survient dans la famille de l’**abeilleur**. Quand l’**abeilleur** lui-même disparaît, il faut les en avertir avec précaution en répétant devant chaque ruche,

“Abelhas, avètz cambiât de mèstre !” (Abeilles, vous avez changé de maître !). Sans cette précaution, la colonie, vexée de ne pas avoir été tenue au courant, essaierait en bloc aux premiers jours du printemps. Je suis personnellement très sensible à ces allusions apicoles puisque mon père, natif de Salasc et ayant vécu longtemps à Clermont-l’Hérault, devint (est-ce par résurgence atavique ?) quelques générations plus tard, **abeilleur** lui-aussi, mais au-delà de la Méditerranée, en Algérie.

★★★

Dans “Les Courbezou”, (pages 1 à 4), paru en 1862, **Ferdinand Fabre** parle cette fois-ci des bergers des monts d’Orb, dont les activités sont analogues à celles des bergers de la toute proche Valquières :

*“Le bétail est la grande industrie de la partie des monts d’Orb que ravagent les ouragans du Caroux et du Larzac. Les châtaignes et quelques champs de seigle ne pouvant lui suffire, dès longtemps, le paysan songea à tirer profit des genêts, des cades, des chênes verts, des taillis de châtaigniers sauvages qui hérissent, ça et là, les friches éternelles de l’Espinouse et des monts Garrigues. Toute l’année, à travers ces immenses solitudes, du levant au couchant et du nord au midi, on entend les bêlements des chèvres et des moutons, les grognements sourds des truies avec leurs marcassins. Ces multitudes innombrables de quadrupèdes, maigres, affamés, conduits par un grand pâtre hâve, au long bâton ferré, en **grisaudo**, aveuglé par ses cheveux qui lui retombent sur les yeux en tire-bouchons, s’appellent dans le pays **tarrines**. Rien n’est plus curieux que de voir une **tarrine** de porcs ou de moutons sortir le matin des étables avec son berger en tête, ses **pillards** en flanc et ses chiens-loups en queue. (Dans le Bas-Languedoc, on donne le nom de **pillards** à des garçonnetts de dix à quinze ans, que des propriétaires de **tarrines** attachent à titre d’aides à leurs bergers. L’usage laisse au berger le choix libre et exclusif de ses pillards ; lui-même va les louer en foire, et leur paie de ses deniers, la première paire de sabots, signe touchant d’investiture pastorale). D’abord elle se presse en colonne compacte dans les chemins creux qui mènent aux vastes landes ; puis, livrée aux chiens seulement, elle s’éparpille dans les gorges escarpées, au bord des abîmes, dans la plaine infinie, tandis que le berger et ses **pillards**, pour trouver le pain noir de leur bissac moins dur, font la chasse à la perdrix rouge, au tourdre, au lapin...”*

Les chiens utilisés sont des chiens **farous**, aux longs poils soyeux et aux yeux vairons. Bien dressés, ces chiens font un travail exemplaire comme l’exprime si bien l’aphorisme : “**lo faro val un pastre**” (le farou vaut un berger). Quant au “**grisaudo**”, c’est un tissu obtenu à partir des tiges rouies du genêt de la garrigue.

Redonnons la parole à **Ferdinand Fabre** :

“Le pâtre est un homme considérable dans les Cévennes, car, avant de lui confier la garde d’un grand troupeau, on exige qu’il ait servi au moins cinq ans en qualité de pillard... Les femmes, surtout, comptent avec les bergers, qu’environne toujours pour elles une vague auréole de sorcellerie. Du reste, soit simplet native, soit instinct d’avarice, il n’est pas un pâtre cévenol qui n’ait entretenu, à différentes époques de sa vie, quelque commerce secret avec Dieu ou le Drac (Démon), et n’ait reçu d’eux un remède à tout guérir”.

D'ailleurs, un de mes ancêtres, un Parado de la souche de Vernazoubres, fut un berger-devin, très réputé comme on l'a lu dans un précédent article sur Jean le berger. Sur lui, Ferdinand Fabre écrit dans les "Courbezou" : "Les populations des Cévennes méridionales, particulièrement celles des Monts d'Orb, se souviennent encore du fameux berger Parado, de Valquières, mort depuis quelques années seulement, lequel jouissait du double privilège de relever ses fidèles de la maladie et de leur dévoiler l'avenir. Comme les héros anciens, Parado a déjà toute une légende en Bas-Languedoc".

Mais avec les besoins engendrés par la vie moderne, la terre ne peut plus subvenir, comme avant, aux besoins de tous. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de voir les jeunes quitter Vernazoubres ou Valquières pour chercher fortune, disons plutôt pitance, en des endroits nettement plus cléments. C'est ce que firent certains de mes ancêtres allant essaimer ailleurs, dans l'Hérault pour la plupart, laissant la souche-mère de Vernazoubres s'éteindre lentement sur place.

La nature environnante est toujours aussi peu productive ; seuls quelques troupeaux d'ovins déambulent, errant comme autrefois à la recherche d'une herbe étouffée par la garrigue envahissante. Les châtaigniers, ces **arbres à pain** qui ont longtemps aidé à la survie des autochtones, ne sont plus travaillés par l'homme ; abandonnés et atteints par la maladie, ils disparaissent peu à peu, renforçant ainsi le caractère peu exubérant des lieux.

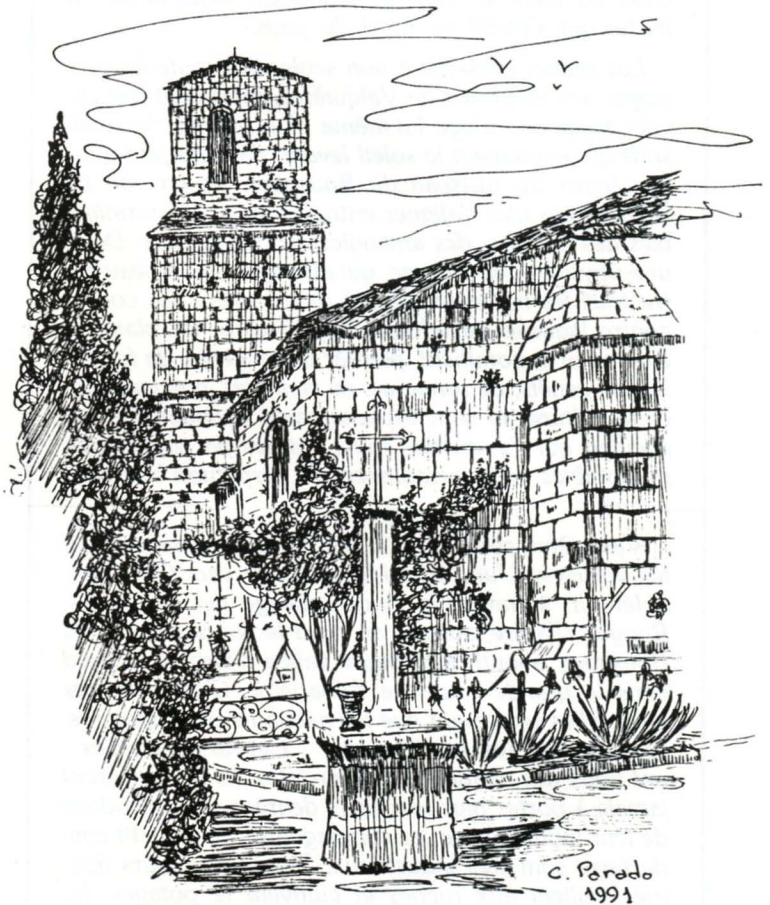
Malgré le temps, le village a conservé son cachet : beaucoup d'anciennes maisons sont intactes et même embellies par des acheteurs extérieurs qui les ont transformées en résidences secondaires. Ces constructions de pierres à architecture cévenole ou caussenarde s'en différencient cependant en se "méridionalisant" par le rose de leur toit de tuiles romaines et les gracieuses arcatures de leurs génoises. Très fonctionnelles, ces demeures, aux épais murs de pierre, sont un havre de fraîcheur durant les périodes estivales. En hiver, les moutons parqués dans la bergerie du rez-de-chaussée servaient autrefois de calorifères, leur chaleur s'élevant à travers les planches disjointes du plafond, jusqu'au premier étage occupé par les habitants. On accède à cet étage par un escalier extérieur, le plus souvent adossé au mur de l'habitation, sorte de auvent de la bergerie. Le deuxième et dernier étage, le grenier, servit longtemps, comme dans les Cévennes, de magnanerie.

La source qui sort au bas du village, alimentant le bassin-

lavoir, sur le chemin qui descend au ruisseau du Vernoubret, coule toujours. Mais elle n'est plus l'endroit où les femmes venaient puiser l'eau, laver leur linge, tout "en se faisant la parlotte", s'échangeant les dernières nouvelles apprises du colporteur ou du chemineau, seul moyen pendant longtemps de communication avec l'extérieur.

Comme beaucoup d'autres, Vernazoubres est devenu un village d'estivants ; il ne se réveille pratiquement qu'à la belle saison, les résidences secondaires demeurant closes tout l'hiver. Ces nouveaux habitants que l'on peut qualifier de **transhumants** trouvent ici avec bonheur, outre le dépaysement, un isolement que les anciens, eux, ont fui pour pouvoir survivre.

Claude Parado



Bibliographie

Archives de la mairie de Dio-et-Valquières.

Archives du Dépôt des Archives Départementales de l'Hérault.

Cabrol Claude, Ferdinand Fabre et son œuvre, La Maison des Jeunes, édit. Bédarieux (Hérault), 1977.

Combarous Gaston, Au cœur de l'Hérault, Aauris édit. Clermont-l'Hérault, 1980.

Fabre Ferdinand, Mademoiselle de Malavielle, Charpentier et Fasquelle, édit. Paris, 1886.

Fabre Ferdinand, Les Courbezou, Charpentier et cie édit. Paris, 1896.

Marc Henri, Lunas, porte de l'Escandorgue, Les Amis de Lunas édit. Lunas (Hérault), 1980.

Pelen Jean-Noël, L'autrefois des Cévenols, Edisud édit. Aix-en-Provence, 1987.

Note de l'auteur

Les extraits de **Ferdinand Fabre** figureront dans ce texte "Les Courbezou" (p. 1 à 41) et "Mademoiselle de Malavielle" (p. 1 à 3) servent d'abord d'étai à mon article, mais sont aussi une invite à lire, ou relire, cet auteur dont l'œuvre eut l'heur de plaire à **Taine**, **Anatole France**, **Barbey d'Aurevilly**...

Signalons enfin que depuis 1903, **Ferdinand Fabre** possède un monument élevé en son honneur au Jardin du Luxembourg, à Paris, honneur partagé par bien peu d'hommes illustres.